

La lecture des romans du Graal : Spiritualité du livre, éthique de la lecture

ABAÏ Andia

Enseignante

Université Shahid Beheshti

E-mail : andia.abai@gmail.com

RINGGENBERG Patrick

Chercheur associé

IRCM, Université de Lausanne

E-mail : patrickringgenberg@bluewin.ch

(date de réception : 23/02/2014 - date d'approbation : 27/02/2015)

Résumé

Cet article s'intéresse à la manière dont les auteurs des romans du Graal ont parlé de leurs propres œuvres, évoquant des livres inspirés, destinés à agir éthiquement et spirituellement sur qui les entendaient lire. Les auteurs soutiennent ici que ces propos, généralement considérés comme de simples artifices rhétoriques, peuvent révéler ou au moins témoigner d'une philosophie du livre et d'une spiritualité de la lecture, ayant pour vocation d'agir sur l'âme des lecteurs et auditeurs, et s'inscrivant profondément dans la culture théologique et religieuse médiévale.

Mots-clés : romans du Graal, lecture, spiritualité, livre, quête.

Introduction

La légende du Graal fait son apparition littéraire à la fin du XII^e siècle avec *Le conte du Graal*, un roman en vers de Chrétien de Troyes.¹ Dans ce chef-d'œuvre de la littérature médiévale, le Graal apparaît à Perceval dans un château, sans que cet objet fasse l'objet d'une quête, et sans que Perceval, qui accède au château du Graal au cours de ses errances, n'ait désiré le voir ou le quêter.

¹. Pour une introduction succincte à la tradition arthurienne : DELCOURT Thierry, 2000, *La littérature arthurienne*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? », et la préface de Danielle Régnier-Bohler à l'anthologie *La légende arthurienne* (LAFFONT Robert, 1989, Paris, p. I-LIX) ainsi que la bibliographie pp. 1193-1196. On signalera également l'édition des romans arthuriens, publiés dans la « Bibliothèque de la Pléiade » sous la direction de Philippe Walter : *Le livre du Graal*, 3 tomes, 2001, 2003, 2009, Paris, Gallimard.

Le conte du Graal, que Chrétien de Troyes laisse inachevé, connaîtra quatre continuations, par des auteurs différents, entre 1190 et 1235. Toujours inspiré par le dernier livre du premier romancier français, un auteur anonyme écrit au début du XIII^e siècle un *Haut Livre du Graal* (ou *Perlesvaus*). A la même époque, Wolfram von Eschenbach adapte en allemand l'histoire entière de Perceval (*Parzival*).

A partir et autour de récits et de symboles surtout celtiques, se cristallise alors l'épopée de la quête et le mythe du Graal : les aventures de chevalerie, les épreuves initiatiques, la cour du roi Arthur, la Table ronde, et le Graal, qui avec le *Lancelot* et *La quête du saint Graal* au XIII^e siècle, devient le motif principal des récits. Au fur et à mesure du développement littéraire de la légende, le symbole du Graal¹ se christianise : d'abord, et surtout, avec Robert de Boron, auteur d'une *Histoire du Graal*, de *Merlin*, et de *Perceval* (appelé aussi *Didot-Perceval*). Le motif celtique du plat ou de l'écuelle devient le vase et calice de la Cène et la coupe ayant recueilli le sang du Christ crucifié : le Graal devient le Saint Graal, une coupe qui est le fondement d'une quête spirituelle. Dans le premier tiers du XIII^e siècle, se forme un cycle immense communément appelé le « Lancelot-Graal ». Il se compose de cinq textes : *L'histoire du saint Graal* ou *Joseph d'Arimathie*, une version développée d'un texte de R. de Boron ; *Merlin*, traduction en prose d'un livre original de R. de Boron dont il ne reste que quelques centaines de vers ; *Lancelot du Lac*, récit fleuve, dont les épisodes et personnages innombrables s'articulent autour du chevalier Lancelot ; *La quête du saint Graal*, le livre le plus mystique du cycle, tout empreint de spiritualité cistercienne, et qui demeure fondamental pour une interprétation spirituelle de la tradition du Graal² ; *La mort du roi Arthur*, qui raconte la fin du royaume arthurien.

Ces textes fondateurs, écrits en ancien français, en prose ou en vers, alimenteront la littérature des XIV^e et XV^e siècles, en France ou ailleurs, en sorte que les romans du Graal forment comme une galaxie aux multiples interactions, prolongements et résonances. Si le Moyen Age a passé, les siècles n'ont pas émoussé la fascination pour le Graal. Dans le *Merlin* de Robert de Boron, Merlin dit que le livre qu'il a dicté sera lu avec plaisir jusqu'à la fin du monde (1994 : 67). Supposant que nous avons encore le temps de lire, et la lecture étant le propre de l'homme, il vaut la peine de s'interroger un moment sur un art de lire.³ On ne lit pas un traité de philosophie comme un roman, ou une poésie comme un théorème. Passée l'évidence de cette constatation, il faut se demander comment les romans du Graal demandent à être lus, quel type de lecteur ils supposent et reflètent.⁴ Ce qui nous intéressera ici n'est pas tant le contenu narratif des romans que la manière de les lire et le lecteur que ce contenu demande et espère.

¹. WALTER Philippe, 2004, *Perceval. Le pêcheur et le Graal*, Paris, Imago.

². Sur ce texte, voir notamment FELIX Laurence & Olivier BERTRAND, 2004, *La Queste del Saint Graal*, Neuilly, Atlande et HÛE Denis & Silvère MENEGALDO (textes réunis par), 2004, *Les chemins de La Queste. Etudes sur La Queste del Saint Graal*, Orléans, Paradigme.

³. Sur la lecture : CAVALLO Guglielmo & Roger CHARTIER (direction), 1997, *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Seuil.

⁴. Pour une approche littéraire et linguistique des romans arthuriens, voir notamment COMBES Annie & Annie BERTIN, 2001, *Ecritures du Graal*, Paris, P.U.F. et SEGUY Mireille, 2001, *Les romans du Graal ou le signe imaginé*, Paris, Honoré Champion.

Le livre et la quête du Graal

On interprète souvent la légende du Graal comme une tentative aristocratique d'idéaliser une société, une éthique et un mode d'existence : c'est à la fois enfoncer une porte ouverte et réduire les romans à nos platitudes. L'homme est tissé par le temps : il ne peut pas ne pas faire de ses œuvres un cadran solaire des ombres et lumières de ce temps ou de *son* temps. Toutefois, la culture médiévale est habitée par la conscience d'une autre temporalité, qui n'est pas une durée terrestre, mais la mesure divine des événements. Les romans du Graal participent, à leur manière, à ce vécu spirituel : images de leur époque, ils ont aussi écrit une permanence qui se conjugue à tous les temps. La quête du Graal est une recherche atemporelle. Les auteurs des romans, anonymes ou non, ont par avance réfuté nos opinions modernes qui réduisent cette quête à un produit de l'inconscient, à l'autosatisfaction d'une société, à la codification d'un idéal à la fois abstrait et fantasmatique.

Ainsi, selon le *Haut Livre du Graal*, le conte du Graal vient de Dieu. Un certain Joséphé l'a reçu par l'intermédiaire de la voix d'un ange et tout le récit provient de l'écriture divine (2007 : 126-127). Dans les dernières lignes du livre, on rapporte que le récit, en latin, est conservé dans une maison de religion sur l'île d'Avalon, à l'endroit où reposent le roi Arthur et la reine : les religieux qui s'y trouvent détiennent l'histoire vraie dans son entier (*Ibid.* : 1052-53). D'autres romans font allusion à un prototype mystérieux de l'histoire du Graal. Robert de Boron évoque un « Grand Livre où sont écrites les histoires relatées par de savants clercs. Là sont consignés les grands secrets qu'on nomme les secrets du Graal » (*Le roman de l'histoire du Graal*, 1995 : 29-30). Dans un autre livre, Merlin enjoint un saint prêtre de rédiger un « Livre du Graal », dans lequel « il y aura peu de choses, paroles ou événements exemplaires et salutaires, dont il ne recueille une partie » (1994 : 68).

Pour beaucoup d'historiens du Moyen Âge, ces éléments constituent un artifice littéraire pour donner une autorité et une authenticité aux récits. Ainsi Philippe Walter écrit (Walter, 1, 2001 : XVIII) :

« L'une des caractéristiques de la littérature médiévale est de présenter dans le cadre de la fiction qu'elle instaure une explication de son origine puis de son élaboration. L'œuvre parle d'elle-même en une véritable mise en abyme. Cela donne à son écriture un statut tout aussi fictif que les événements romanesques racontés. »

Toutefois n'y a-t-il pas, derrière ces éléments trop vite et trop facilement rejetés comme des artifices rhétoriques, un enjeu philosophique et spirituel plus profond, en phase avec la culture médiévale ? Ne révèlent-ils pas que les romans arthuriens appartiennent, non pas seulement à une littérature chevaleresque destinée à une certaine classe sociale, mais qu'ils entendent également s'imposer comme des récits et des mythes spirituellement transformateurs ?

Les romans du Graal n'ont certes pas le même statut que les Évangiles ou la Thora, mais leur spiritualité ne saurait non plus venir des hommes. Il faut alors s'interroger sur leur inspiration originelle, puis sur la définition d'un livre spirituel : comment le Moyen Âge occidental concevait-il la fonction spirituelle, symbolique, philosophique du livre ? Le livre tenu par le

Christ aux portails des églises nous rappelle la haute conception que le Moyen Age se faisait du livre, même si l'enseignement de Jésus était oral et si, dans le monde chrétien, pendant les quatorze siècles et plus précédant l'invention de l'imprimerie, l'oralité était plus importante que l'écriture. Pour les clercs médiévaux, le livre est plus qu'un texte écrit. Il symbolise la nature de la réalité et de l'intelligence. Selon saint Bonaventure, théologien franciscain, il existe deux livres : « L'un écrit intérieurement qui est l'art et la sagesse éternelle de Dieu, l'autre écrit au-dehors, le monde sensible. » (1967 : 119).

Le livre existe, car il reflète un archétype antérieur à tous les livres. De même, la lecture traduit un processus intellectuel de l'Être. Pour le christianisme, le premier livre est le Verbe, qui s'est incarné dans le corps du Christ. Ce Livre divin représente tout ce que Dieu peut lire et dire de lui dans son essence. Le Verbe est l'éternelle connaissance – ou l'éternelle lecture – que Dieu a de son infinité et de son mystère. Pour le christianisme, le Christ est une Incarnation du Verbe dans un corps de chair : il est le Livre incarné. Pierre Bersuire (1290-v. 1362) écrivait que « le Christ est une sorte de livre écrit sur la peau de la vierge... Ce livre fut énoncé dans la disposition du père, écrit dans la conception de la mère ».¹ Le Verbe est l'Intelligence contenant toutes les clés de lecture de Dieu. Il est l'omniscience des vérités. De lui découlent tous les symboles et toutes les herméneutiques. Lecteur suprême, le Verbe est également le créateur du cosmos. Des anges à notre terre, la création est la conséquence d'une auto-lecture divine. D'où la deuxième signification évoquée par saint Bonaventure : le cosmos peut se comparer à un immense livre rédigé, coloré et relié par Dieu.

Premier Lecteur de Dieu et Ecrivain de l'univers, le Verbe est aussi l'énonciateur des livres sacrés. En effet, c'est à travers son Intelligence que Dieu se révèle par les religions et par les sagesse. Or la fonction de tout livre sacré est de faire de l'homme un lecteur du Verbe. Grâce à la spiritualité révélée par les Evangiles, l'homme peut actualiser une contemplation qui plonge dans la « pensée » de Dieu. Il en est de même, *mutatis mutandis*, des livres spirituels : leur fonction est de révéler l'essence de l'homme, de faire lire les significations contemplatives sur terre et en Dieu. On peut comprendre que ce qui distingue un livre sacré comme la Bible d'un roman comme le *Haut Livre du Graal*, est en quelque sorte le degré et l'intensité de l'inspiration. Rétrospectivement, on peut voir que la Thora et les Evangiles ont été révélés pour modeler des civilisations, les romans du Graal pour éveiller une spiritualité particulière dans le cadre d'une civilisation déjà chrétienne et déjà formée par une révélation prophétique et spirituelle. Dans les romans arthuriens, au moins à partir du début du XIII^e siècle, c'est précisément le Graal qui constitue la clé herméneutique, l'épicentre spirituel des textes et de leur lecture. La quête du Graal détermine la conduite des récits, la geste des chevaliers, la spiritualité des actions.

Pour les auteurs médiévaux, le Graal est une coupe, un vase, un calice, investi de propriétés surnaturelles, apporté par des anges, baigné d'une lumière non physique. Dans le *Haut Livre du Graal*, on peut lire qu'il apparut pendant la messe « sous cinq formes différentes », qu'il n'est pas permis de dévoiler : le calice fut sa dernière forme (2007 : 790-791). Pour Wolfram von

¹. *Repertorium morale*, cité par MANGUEL Alberto, *Une histoire de la lecture*, 1998, Arles, Actes Sud, p. 391, note 21.

Eschenbach, il est une pierre appelée « *lapsit exillis* » : elle est « la quintessence de toutes les perfections du Paradis », et grâce à elle le phénix se consume, devient cendre et renaît « aussi beau qu'avant » (*Parzival*, 1989 : 177 et 268). Le Graal est avant tout une réalité spirituelle, dont la présence et les influences peuvent se manifester sous différentes formes, selon les lieux, les circonstances et les êtres en présence : pierre, coupe, ciboire, livre, lumière, etc.

Pour l'homme, le Graal représente donc deux choses : une perfection spirituelle et une connaissance contemplative. La quête implique aussi deux choses : une spiritualité ordonnée par le Graal, et une intelligence transformée par la sanctification de l'âme.¹ Nul n'arrive au Graal sans purification de l'âme. Les épreuves de la guerre, la prière et la droiture du comportement dépouillent le chevalier de ses travers et de ses vices. La quête du Graal suppose une spiritualité fondée sur la vérité, et une vérité vécue par la conscience. Le Graal représente la perfection de cette spiritualité et de cette conscience : il témoigne d'un homme dont la pureté d'âme est le cœur de l'intelligence.

Trouver le Graal, c'est donc retourner à l'état paradisiaque et dépasser, par la spiritualité de l'âme, ce monde d'ambiguïtés. La sainte coupe contient la connaissance qu'Adam a perdue en perdant le paradis et que l'homme peut retrouver au travers d'une quête spirituelle. Lorsque le chevalier achève sa quête du Graal, il accède à une connaissance directe, illuminante et transformante, de Dieu, celle-là même que vivait Adam au paradis, avant la chute, et donc avant la naissance du mal, des guerres et des quêtes. Un tel savoir n'est pas mental ou rationnel : il n'est rien de ce que l'on peut lire dans les livres, car il est l'intuition de l'Invisible. Si personne ne peut savoir ce qu'est le Graal avant de le voir, c'est qu'aucune pensée humaine ne peut concevoir une intelligence directement informée par le Verbe. Le secret du Graal est l'incommunicabilité de l'état qui le fait trouver et qu'il détermine. Pour le chevalier accompli, il n'est plus besoin de livres. Le Verbe se rend présent au cœur de son âme comme la sainte coupe se manifeste, lumineuse et rayonnante, dans le château du Graal.

Dans l'interprétation chrétienne, qui identifie le Graal à la coupe qui a recueilli le sang du Christ sur la croix, le Graal peut être interprété comme une forme du Livre divin. En effet, le Christ est le Verbe incarné, et le Verbe est le Livre divin. Dans cette perspective, le sang christique symbolise la vie intérieure du Verbe ; il est par là même comme l'encre vivante de ce Livre, l'essence vivifiante de la connaissance du Verbe-Livre divin. En contenant le sang de l'Homme-Dieu, le Graal est un livre-lecture de Dieu : non un codex périssable, dont on parcourt les pages une à une, mais une réalité surnaturelle, qui infuse le cœur de la contemplation de Dieu. En un sens, le Graal pourrait être comparé à ces livres au goût de miel mangés par Ezéchiel et saint Jean, symboles d'une connaissance prophétique reçue directement de Dieu.²

¹. Pour un aperçu introductif et bibliographique aux différentes interprétations du Graal, on pourra se reporter aux articles de JOLY Jehanne et de FAIVRE Antoine, « Graal – Occident médiéval » et « Graal – Occident moderne », 1998, in Jean Servier (direction), *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, Paris, P.U.F. Pour des analyses plus développées, voir par exemple FRAPPIER Jean, 1977, *Autour du Graal*, Genève, Droz, et SANSONETTI Paul-Georges, 1982, *Graal et alchimie*, Paris, Berg International.

². Cf. Ezéchiel III, 1-3 et Apocalypse X, 8-10.

Autrement dit, le Graal est la présence du Christ-Verbe dans l'âme. L'homme spirituel est inspiré par un livre immatériel, qui fait rayonner sa lumière sur le cœur, comme le soleil sur la lune. Ce symbolisme du livre-Verbe est fréquent chez les auteurs chrétiens, pendant et après le Moyen Age. « Le livre de vie n'est autre que Jésus-Christ, Fils de Dieu, Verbe et sagesse du Père » dit Angèle de Foligno (1248-1309) (Foligno, 58, 1991 : 160). Selon Hugues de Saint-Victor (*La parole de Dieu*, chap. V, p. 2), théologien mort en 1141, « les livres, ce sont les cœurs des hommes ; le livre de la vie, c'est la sagesse de Dieu. [...] Nos livres ont été écrits d'après le livre de Dieu, parce que nos cœurs ont été formés à la ressemblance de la sagesse de Dieu. » (1969 : 77) « Toute créature est pleine de Dieu et est un livre » dit Maître Eckhart dans son sermon *Quasi stella matutina* (1974 : 104). A sainte Thérèse d'Avila (1515-1582), qui regrettait de ne plus pouvoir lire des livres prohibés par l'Inquisition, Dieu dit : « N'en aie point de peine, je te donnerai un livre vivant. » Thérèse comprit quelques jours après que ce livre n'était autre que Dieu lui-même : « Sa Majesté a été le livre véritable où j'ai vu les vérités. Béni soit un tel livre ! Il laisse si profondément imprimé dans l'esprit ce qu'on doit lire et pratiquer, qu'on ne saurait l'oublier. » (Avila, XXVI, 1995 : 272).

Il y a ainsi une relation d'écriture entre le Graal et les romans. Les récits écrits, copiés et recopiés, sont comme les versions livresques, limitées, d'un Livre invisible, infini et vivant. Les auteurs des romans ont tous évoqué leur rôle : mettre en scène dans leurs livres une sagesse qui n'est pas de ce monde et qui est au fond des âmes. Le Graal est une parole du lecteur divin. En ce sens, il est l'inspirateur premier des romans : les propagateurs de la légende ont été les interprètes de son Esprit. Lorsque les auteurs attribuent une origine surnaturelle à l'histoire du Graal, il s'agit d'une évidence : qui peut mener au Graal, sinon le Graal lui-même, et qui peut donner un sens au monde et au paradis, sinon l'auteur de l'un et de l'autre, le Verbe et sa Lecture ? Un roman nous dit par exemple qu'un fleuve issu du paradis terrestre entoure le château du Graal et lui apporte tous les bienfaits (2007 : 788-789). Dans un autre roman attribué à Robert de Boron (*Perceval ou Didot-Perceval*), Perceval, découragé de ne pas rencontrer d'aventures, voit deux enfants nus dans un bel arbre et qui, avant de le guider, lui disent : « Nous sommes venus du paradis terrestre, d'où fut jeté Adam, pour te parler et avec la permission du Saint-Esprit. » (Regnier-Bohler, 1989 : 385). Le symbolisme est transparent : le mystère du Graal est une émanation du paradis adamique, un symbole de la spiritualité originelle.

Une caractéristique du livre révélé ou inspiré est l'effacement de son récepteur. Les auteurs des Evangiles n'ont fait que rapporter et mettre en ordre les paroles du Christ, sans y introduire de jugements subjectifs. A un niveau et dans un contexte très différent, les romans du Graal témoignent également d'une certaine impersonnalité. Leurs auteurs peuvent parsemer les récits de remarques personnelles, celles-ci n'interfèrent pas avec le cours des récits, et ne servent qu'à ponctuer l'histoire, à créer une diversion littéraire, à opérer une transition ou une petite pause. L'insistance sur la fidélité à un récit-archétype revient fréquemment : « ainsi dit le conte », « comme en témoigne l'histoire ». Le narrateur ne dit pas « moi », il ne parle que pour laisser parler le récit du Graal. Ce qu'il raconte vient d'une source transcendante (inspiration divine ou spirituelle), ou d'un personnage mystérieux, dont il est le dépositaire et l'interprète. Wolfram von

Eschenbach tient son récit de Kyot, un provençal, « homme de grand art », « qui trouva en des écrits païens les aventures de Perceval » (*Parzival*, I, 1984, p. 364). Les récits, d'autre part, ne rapportent que l'essentiel, ce que le lecteur doit impérativement apprendre. Les narrations suivent un ordre qui n'appartient pas au rédacteur, mais à une geste initiatique. Typique est ce passage de *Lancelot* (*Lancelot du Lac*, I, 1991 : 161) :

« Ainsi la dame du Lac reconforte Lancelot et le rassure, comme le conte l'expose, qui ne nous a rapporté cet épisode que pour les hautes paroles qu'il avait dites. Mais en cet endroit le conte ne parle plus de Lancelot. Il retourne à sa mère et [...]. »

Autrement dit, l'écrivain transcrit ce que dit le conte, ni plus ni moins. Lorsqu'un chevalier « a son conte tout entier », le « conte ne parle plus de lui ni d'aucune aventure qui ait pu lui arriver » (*Lancelot du Lac*, II, 1993 : 681). En dire plus serait fabuler ou mentir. Les romans ne sont pas entendus et compris comme une histoire anarchique et aléatoire, où chacun apporterait sa contribution au gré des inventions et des demandes. Tout ce que peut et doit faire, idéalement, l'écrivain est de transmettre un récit avec la fidélité la plus sincère. Un conteur qui ne rapporte que « faussetés et mensonges », dit Wolfram, doit être sévèrement puni, pour vouloir « présenter ses impostures comme des vérités. » (*Parzival*, I, 1984 : 296). A l'extrême fin du cycle du Lancelot-Graal, on peut lire à la dernière page de *La mort du roi Arthur* : l'auteur « achève son livre si définitivement qu'après cela personne n'y pourrait ajouter autre chose qui ne fût pur mensonge » (1992 : 309). C'est donc que les récits ne se veulent pas le fruit d'un imaginaire personnel ou collectif : ils veulent témoigner d'une réalité, d'une vérité, d'une connaissance qui dépassent les auteurs des romans et auxquelles ceux-ci devaient être fidèles, quelle que soit leur invention littéraire. Les divergences existant entre les récits, leurs réécritures et leurs reprises, ont également une fonction révélatrice et ne nuisent pas à la dynamique symbolique de l'ensemble. La transmission de la légende, par conséquent, est comme sous-tendue par l'exigence d'une inspiration spirituelle qui sache donner aux formes de l'imagination l'adéquation et le fondement d'un certain rattachement à une vérité et une connaissance d'ordre spirituel.

Lire les romans

Comment, dès lors, lire les romans arthuriens, sachant que ceux-ci ont pour vocation d'agir sur l'âme, de révéler les êtres à eux-mêmes, de leur faire trouver une connaissance et réalité qui les transcendent ? Toute lecture exige une préparation du lecteur. On peut certes aborder n'importe quel roman sans connaissance préalable de l'auteur et de son époque, mais on risque de glisser sur les mots et de lire « à côté » des intentions du texte et de l'écrivain. Pour un lecteur moderne, les romans du Graal exigent une connaissance minimale de la culture médiévale, avec son art du symbole, ses idéaux, ses registres esthétiques, sa mentalité collective et ses arrière-plans historiques.

Toutefois, les romans demandent encore bien autre chose au lecteur. Le *Haut Livre du Graal* nous en avertit : « tous ceux qui l'entendent lire doivent en pénétrer le sens, et oublier toutes les vilénies qu'ils portent dans leur cœur, car il sera de grand profit à tous ceux qui l'écouteront avec

leur cœur » (2007 : 126-127). Wolfram von Eschenbach écrit de même qu'il conte cette histoire pour ceux dont « le cœur est sincère et bon » (*Parzival*, I, 1984 : 353). Les vertus exigées des chevaliers ouvrent à une spiritualité de l'intelligence. Le cœur, en effet, ne s'éveille vraiment que dans la spiritualité. Un homme de Dieu reprochait à Lancelot d'avoir troqué la chasteté contre la luxure : s'il n'avait pas chassé ses vertus, il aurait pu « achever les aventures du Saint-Graal », et ses yeux verraient Dieu à découvert (1965 : 165). La quête du Graal, dit Wolfram, « n'appartient point aux choses de la terre, mais du ciel » : « celui qui veut s'y engager et y atteindre quelque perfection » doit renier le mal et purifier « son cœur du péché » (*Ibid.* : 156). Le Graal, dit-il aussi, a été apporté sur terre par des anges, et ce sont « des chrétiens au cœur aussi pur » qui en ont depuis lors la charge (*Parzival*, 10/18, 1989 : 259). Les connaissances les plus hautes s'accomplissent dans la chasteté de l'âme, car l'homme ne pense plus à lui-même : il répond à la présence de Dieu. Dans le dépouillement de l'âme s'opère la rencontre de l'Esprit. Les vertus sont de ce fait une condition de la lecture, car on ne lit bien que dans l'Esprit du texte. La santé de l'intelligence ne peut s'associer à une maladie de l'âme.

De fait, la mission du Graal « n'est guère à la portée d'un être humain si Dieu ne s'en charge » (*Première continuation de Perceval*, 1993 : 507). Le chevalier doit plus se fier à Dieu qu'à son épée, car si Dieu ne l'aide pas, « aucun exploit selon la chevalerie de la terre ne pourra sauver sa vie » (1965 : 136). C'est pourquoi l'homme est appelé à la quête, et le Graal élit les chevaliers destinés à le trouver. L'homme ne peut voir que ce qui est prévu pour lui dans le Graal. Quiconque est inconnu du Graal n'aura jamais la possibilité ou même l'idée de s'engager dans une quête et de la terminer. Ce qui signifie que certaines intelligences ne sont pas capables de comprendre les romans en raison des vices de leur âme. Cette compréhension n'est pas affaire d'habileté ou d'érudition, mais dépend d'une attitude spirituelle. Les vertus du cœur ne sont pas une convention morale : elles impliquent une intériorisation qui transforme profondément la vision du monde, et donc l'intelligence de la lecture. Car la spiritualité n'est pas une illusion du comportement, une attitude affectée ou un état de pensée passager. Elle consiste à entrer dans une relation consciente et transformante avec Dieu, en accordant ses actions à une morale, son âme à la prière et aux vertus, son intelligence aux vérités des Ecritures. Le but est de retrouver une conscience et une paix spirituelles, que la Bible symbolise notamment par le jardin d'Eden, et la légende arthurienne par la découverte du Graal. Or, la spiritualité exige un engagement profond, non une adhésion superficielle. Comme les chevaliers, qui doivent agir vertueusement en toutes occasions, prier entre deux combats, s'attacher à l'amour d'une Dame, l'homme qui se consacre à une voie spirituelle doit se donner à la mort et à vie. L'intelligence, la volonté, les désirs sont alors convertis vers une seule réalité et une seule fin. La spiritualité exclut certains modes de pensée, des types de volontarismes et de passions, dans la mesure où ceux-ci entretiennent une mondanité et un égocentrisme de l'être.

La pureté du cœur prend aussi tout son sens, si l'on se souvient qu'il ne s'agit pas de l'organe physique ou du siège subjectif des sentiments. Pour la mystique chrétienne, le cœur est l'œil de la contemplation, le noyau psychique qui peut accueillir la présence divine. La spiritualité a pour fonction de laver le cœur pour le rendre capable d'une vision spirituelle. « Heureux les cœurs

purs, car ils verront Dieu » disait le Christ (Matthieu V, 8, Traduction Bible de Jérusalem, 1975, Paris, Desclée de Brouwer). Purifier son cœur, c'est se rendre réceptif à une intuition spirituelle, disposée à extraire les significations des symboles, à vivre des interprétations qui échappent à la pensée mondaine. Le cœur n'est pas la raison, mais une tablette du Verbe. Il est la matrice d'une disponibilité contemplative, qui n'est pas irrationnelle, mais dont les modes d'être échappent à tout rationalisme. « Le cœur est l'aviron qui mène la nef où il veut, à bon port ou à perdition. » (1965 : 202). Plus le cœur est purifié par l'Esprit, plus il s'ouvre à la compréhension spirituelle de l'âme et du monde ; au contraire, livré aux sentiments contradictoires, aux erreurs, aux indécisions de la volonté, le cœur se perd dans le monde comme dans les récits. Si donc le lecteur doit comprendre avec son cœur, et non avec son cerveau, c'est qu'il doit se laisser vivre par la spiritualité, et non penser seulement ce qu'il lit. Point de rencontre avec l'Esprit, le cœur est le « lieu » de l'âme qui se laisse réécrire par Dieu.

Les romans du Graal n'exigent donc pas seulement une prédisposition au voyage intérieur, avec ses risques et ses merveilles. Ils s'adressent à un niveau plus profond de l'intelligence, seulement accessible à une spiritualité ordonnée et suivie. Si elle ne nie ou ne contredit pas la raison, cette intelligence est incompatible avec le rationalisme et son langage : elle ne voit pas la même chose que la pensée, et elle n'appartient pas non plus au plan psychique et émotionnel. Une lecture spirituelle des romans voit de l'intérieur ce qu'une lecture objectiviste ne voit que de loin ou ne discerne pas : la première se reconnaît dans ce qu'elle comprend, l'autre ne fait que passer. Quelle que soit la recherche des analyses littéraires, leurs tracés intellectuels ne recourent pas la voie du Graal. Leur démarche ne parvient que rarement à emprunter les pas des chevaliers, à comprendre comment ils comprennent ce qu'ils voient, à saisir l'articulation des événements et de l'âme dans la logique d'une initiation, à pénétrer la vie de la quête. Pourtant, les romans nous suggèrent clairement que leur lecture doit marcher au même rythme que les chevaliers, que l'intelligence est d'abord une purification des préjugés et des paresse.

Par conséquent, si les romans autorisent a priori toutes les lectures, il y a nécessairement une hiérarchie des interprétations, et donc une hiérarchie des influences et des effets du livre sur les lecteurs. Premier théologien de l'École de Saint-Victor à Paris, Hugues de Saint-Victor avait rédigé un recueil de conseils de lecture destinés aux étudiants. Dans ce *Didascalicon*, ou art de lire, il écrivait que l'étude des Saintes Ecritures porte deux fruits : « Elle forme l'esprit par la science, elle l'orne par les mœurs qu'elle donne. » (Saint-Victor, 1991 : 198). Les romans arthuriens poursuivent également ces deux buts : instruire et éduquer les lecteurs en vue de la quête. Nombreux, disait Merlin, sont ceux qui, par la lecture du Livre du Graal, « deviendront meilleurs et se garderont mieux du péché » (1994 : 52). On comprendra alors qu'une lecture participative des romans du Graal se détourne d'une lecture simplement littéraire, qui ne retiendrait des textes que la facture stylistique ou les déterminismes historiques et sociaux. Selon les propres critères des narrateurs médiévaux, on ne saurait mettre sur un même plan une lecture profane, dépourvue de quête, et une lecture spirituelle et symboliste, qui fait du livre le guide de son périple intérieur.

Certes, pour un lecteur moderne, il n'y a plus ni chevalerie, ni tournois, ni châteaux. En revanche, il y a toujours un état spirituel de connaissance à découvrir, et qui est le Graal ; il y a toujours une attitude chevaleresque à adopter pour la quête de cet état, et qui implique les vertus intérieures, la foi et des prises de conscience ; il y a toujours des événements ou des tendances psychologiques qui s'opposent à la quête et qu'il faut combattre, non par les armes, mais par les pensées, les vertus et la foi. Dans la mesure où les romans racontent une quête spirituelle, cette quête n'est pas limitée par sa codification symbolique dans l'histoire : ses symboles peuvent toujours être compris par ceux à qui ils parlent, déterminer un vécu dans n'importe quelle histoire, fonder une quête pour quiconque accepte de partir de chez lui pour revenir à soi.

Il y a de fait une relation étroite entre un processus de lecture et l'initiation graduelle au Graal : plus les chevaliers se rapprochent de la lumière du Graal, plus leur vie devient claire, les événements limpides, leur vocation évidente. Un chevalier ne peut comprendre immédiatement sa destinée : c'est seulement pas à pas, au fil de la maturité acquise au long de ses aventures, qu'il comprendra ce que Dieu a désiré pour lui à travers les événements. Dans les romans, le sens de certains épisodes ne se donne pas tout de suite, mais apparaît seulement quelques pages ou quelques chapitres plus loin. La lecture est comme un escalier en spirale : chaque étage fait comprendre l'étage précédent, et à mesure que l'on monte, le parcours de l'escalier devient toujours plus intelligible et les points de vue toujours plus élevés. En ce sens, la lecture est un éclaircissement et une illumination de l'âme : le lecteur peut se découvrir au fur et à mesure qu'il lit, et les romans du Graal se révèlent dans leurs significations toujours plus profondes à mesure de cette lecture. Investis par le sens du Graal, finalité ultime des aventures et de la quête, les romans illustrent ce jeu de miroir : un voyage est une lecture, une lecture est un voyage. Plus même, dans la mesure où les romans veulent agir sur l'âme et encourager à la quête, la lecture est plus qu'une aventure et un périple : elle peut devenir une quête, pour autant que les lecteurs ne lisent pas seulement les mots et les phrases, mais engagent leur être dans la spiritualité racontée des chevaliers.

Conclusion

Quoiqu'il en soit -parce que les romans arthuriens ont tissé leurs récits sur la chaîne de symboles et de mythes illuminateurs-, toute compréhension de ces romans, fût-elle superficielle, participe d'une certaine manière à la présence du Graal. La source de toute connaissance est le Verbe, le Livre suprême. Le Graal est un symbole de l'Intelligence divine, et la conscience de l'homme est un miroir de cette Intelligence. Aussi, chaque perception des symboles s'enracine-t-elle en définitive dans le Verbe, qui lit l'Eternité, et qui diffuse dans le cœur des éclairs de l'interprétation divine des symboles. Percevoir les significations des romans, reconnaître dans telle aventure une étape initiatique, comprendre tel chevalier comme une figure de l'Esprit, c'est participer à cette spiritualité du Graal qui guide les lecteurs autant que les chevaliers.

Telle est donc, exprimée ou au moins sous-entendue, la véritable lecture d'après les auteurs des romans arthuriens : l'homme doit moins penser ce qu'il lit, que nettoyer son cœur des faux livres et entretenir, grâce à la quête lue dans les livres, sa réceptivité à l'Esprit. Tel est, également,

l'esprit de la lecture des romans arthuriens : lire bien, mais surtout apprendre à vivre selon les exemples des récits, et suivre la voie des meilleurs chevaliers pour trouver, en son âme, la source de toute connaissance – le Graal, émanation du Livre divin.

Bibliographie

Les romans arthuriens

- BORON Robert de, 1994, *Merlin*, Traduction Alexandre Micha, Paris, GF-Flammarion.
- La mort du roi Arthur*, 1992, Traduction Marie-Louise Ollier, U. G. E., Paris, 10/18.
- La quête du Graal*, 1965, Traduction Albert Béguin et Yves Bonnefoy, Paris, Seuil.
- Lancelot du Lac*, 1991, Traduction François Mosès, Tome I, Paris, Le Livre de Poche.
- Lancelot du Lac*, 1993, Traduction Marie-Luce Chênerie, Tome II, Paris, Livre de Poche.
- Le Haut Livre du Graal [Perlesvaus]*, 2007, Traduction Armand Strubel, Paris, Le Livre de Poche.
- Le roman de l'histoire du Graal*, 1995, Traduction Alexandre Micha, Paris, Honoré Champion.
- Parzival*, 1989, Traduction Danielle Buschinger, Wolfgang Spiewock et Jean-Marc Pastre, Christian Bourgois, Paris, 10/18.
- Première continuation de Perceval*, 1993, Traduction. Colette-Anne Van Coolput-Storms, Paris, Le Livre de Poche.
- REGNIER-BOHLER Danielle (éd.), 1989, *La légende arthurienne*, Paris, Robert Laffont.
- WALTER Philippe (éd.), *Le livre du Graal*, 3 tomes, 2001, 2003, 2009, Paris, Gallimard.

Textes théologiques et spirituels

- AVILA sainte Thérèse d', 1995, *Vie écrite par elle-même*, Traduction Grégoire de Saint Joseph, Paris, Seuil.
- BONAVENTURE Saint, 1967, *Breviloquium*, Traduction Jacques-Guy Bougerol, Paris, Editions Franciscaines.
- FOLIGNO Angèle de, 1991, *Le livre des visions et instructions*, Traduction Ernest Hello, Paris, Seuil.
- MAITRE ECKHART, 1974, *Sermons*, Traduction Jeanne Ancelet-Hustache, Tome I, Paris, Seuil.
- SAINT-VICTOR Hugues de, 1991, *L'art de lire. Didascalicon*, Traduction Michel Lemoine, Paris, Cerf.
- , 1969, *Six opuscules spirituels*, Traduction Roger Baron, Paris, Cerf.

Littérature et symbolique

- DUBOST Francis, 1991, *Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XIIème - XIIIème siècles) : l'Autre, l'Ailleurs, l'Autrefois*, Genève, Slatkine.
- POIRION Daniel, 1983, *Le merveilleux dans la littérature française*, Paris, P.U.F., coll. « Que sais-je ? ».

RIBARD Jacques, 1995, *Du mythique au mystique. La littérature médiévale et ses symboles*, Paris, Honoré Champion.

—, 2001, *Symbolisme et christianisme dans la littérature médiévale*, Paris, Honoré Champion.

STRUBEL Armand, 2002, *Allégorie et littérature au Moyen Age*, Paris, Honoré Champion.

ZINK Michel, 2001, *Littérature française du Moyen Age*, Paris, P.U.F.

—, 2003, *Poésie et conversion au Moyen Age*, Paris, P.U.F.

ZUMTHOR Paul, 2000, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil.